

## Portrait

# «Le vrai poète n'écrit pas pour être incompris»

**Grand bourlingueur qui a grandi dans la région rolloise, Ricardo Milpa publie sa longue quête des mots**

Madeleine Schürch

Sa tignasse frisée a gentiment viré au gris, comme son regard sur le monde a gagné en maturité tranquille. Ricardo Milpa s'est choisi un nom de plume exotique, qui cache habilement les racines vaudoises de ce fils d'immigré espagnol, élevé il y a plus de cinquante ans dans la région rolloise. S'il a choisi de publier son premier recueil de textes poétiques sous un nom d'emprunt, c'est que l'aristocratique particule qui lie le sien, Martínez de Tejada, ne correspond pas à son vécu familial. Aujourd'hui, avec le vernissage à Rolle d'écrits collectionnant presque le travail d'une vie, cet ancien journaliste et bourlingueur se révèle comme un fin ciseleur de mots.

Car pour Ricardo Milpa, la poésie est devenue un choix de vie. «Jeune, je dévorais les bouquins en lisant tout ce qui passait. Et parfois j'écrivais spontanément, car coucher des trucs sur le papier permet de voir clair en soi-même.» Rien à voir avec un doux rêveur introverti, à l'écart des autres. Ricardo a fait les quatre cents coups à Rolle, joué au foot. Adolescent, déjà curieux de tout ce qui l'entourait, il faisait des petits boulots pour se payer des voyages, à la recherche d'autres rythmes de vie, d'autres cultures. Le choix des études de lettres s'imposait naturellement. Mais il avoue y avoir été dégoûté par la manière quasi scientifique d'aborder les poèmes de Rimbaud.

## La liberté d'écrire

Un poste de journaliste lui tendant les bras à la *Tribune de Genève*, il a donc abandonné ses études. Une autre expérience de l'écriture qui finira, elle aussi, par le lasser. «L'approche de l'autre et la confrontation avec des milieux divers étaient passionnantes, mais avec le temps j'en ai eu assez des réponses convenues, de la dictature des phrases courtes. Je voulais vivre dans un monde moins fermé, une autre logique de vie.»

Ricardo lâche alors tout pour partir au Mexique, sans rien, si ce n'est sa connaissance de l'espagnol et cette furieuse envie de renouer avec l'écriture sans con-



Ricardo Milpa, ici dans son jardin de Bursins, publie enfin le fruit de longues années d'écriture.

VANESSA CARDOSO

«Il faut lire la poésie à haute voix. On la comprend mieux en entendant sa musique»

Ricardo Milpa Poète

traintes. «Car la poésie, c'est un champ où tu laisses naviguer les émotions, à travers les mots, les couleurs, le ressenti, le vécu. Elle peut flirter avec l'abstraction, le rêve, l'imaginaire, mais pas au hasard, car c'est construit», explique celui qui n'a eu cesse de repren-

dre ses textes encore et encore pour chercher «la profondeur après le choc spectaculaire».

Pour vivre au Mexique, il est tour à tour traducteur, scénariste de bandes dessinées et réalise entre-temps, avec un copain d'enfance, ce rêve de tenir un bar aux Caraïbes. «On l'a fait en République dominicaine, baignant toute la journée dans la musique et le soleil, rencontrant des gens magnifiques. Mais, à la longue, la culture m'a manqué.»

Revenu en Suisse au début du siècle, avec femme et enfant, Ricardo Milpa a enfin songé à publier ses textes, dont le plus vieux remonte à 1991, sous le titre *Les ponts d'un homme désarmé*. «J'en avais

assez que j'estimais finis», explique modestement le poète, dont les vers comme la prose se laissent porter par la musique des mots, les couleurs, les émotions. On y trouve des échos de désespérance, face à ce monde dur, plein de pouvoirs et de manipulation, mais aussi des graines pour faire pousser de la vie, à l'image de Milpa, ce nom qui signifie dans un langage indigène du Mexique «le lieu qui est semé».

## «Les ponts d'un homme désarmé»

Editions La Crypte. Dédicace et lecture d'extraits par Pierre-Pascal Rossi et Corinne Menthonnex, musique de Gérald Clerc, aujourd'hui à 10 h 45 à la Librairie du Château, à Rolle.